



**HAL**  
open science

## Le Tasse entre Homère et la Grèce. Paradoxe des schémas homériques dans la "Jérusalem délivrée"

Brigitte Urbani

► **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Le Tasse entre Homère et la Grèce. Paradoxe des schémas homériques dans la "Jérusalem délivrée". Cahiers d'Etudes Romanes, 1990, Cahiers d'études romanes (ancienne série), 16, pp.99-123. hal-02612086

**HAL Id: hal-02612086**

**<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-02612086>**

Submitted on 18 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Brigitte URBANI**

**Le Tasse entre Homère et la Grèce.  
Paradoxe des schémas homériques dans la *Jérusalem délivrée***

Dans *La Jérusalem délivrée* Le Tasse a délibérément imité Homère, et en particulier l'*Iliade* ; il l'imitera davantage encore dans *La Jérusalem conquise*. Or une telle imitation, fruit de l'admiration du poète pour l'aède, semble en porte-à-faux avec l'opinion très négative émise par Le Tasse sur les Grecs, qu'il s'agisse de ceux qui participèrent à la Croisade ou ceux de la Grèce de son temps. Peut-on parler de paradoxe ? A priori non, car dix-huit et vingt-trois siècles environ séparent l'*Iliade* de la première croisade et de la *Jérusalem* ; de même qu'on peut admirer comme modèle de vertu et de gouvernement la République romaine et condamner l'Empire romain décadent, que bien moins de siècles séparent. Et pourtant, s'agissant de la Grèce – et des Grecs en général – les choses ne sont pas si simples. Le Tasse en effet n'est que le maillon d'une longue chaîne d'écrivains (poètes, penseurs) qui ont manifesté un certain malaise vis-à-vis de l'Hellade, malaise camouflé par une admiration sincère ou forcée pour la Grèce antique. Avec Le Tasse ce paradoxe – car paradoxe il y a – est bien plus évident, car *La Jérusalem délivrée* est, dans l'histoire de la littérature italienne, le premier poème de valeur délibérément imité de l'*Iliade*<sup>1</sup>. Nous allons essayer de mettre à jour ce paradoxe, au moyen d'une analyse qui, certes, ne portera pas sur la totalité des épisodes repris et adaptés, car l'entreprise relèverait de la mythographie et dépasserait les limites que nous nous sommes fixées, mais sur quelques schémas précis tirés d'Homère ou de la légende de ses héros. Cette analyse mettra en lumière d'une part le mécanisme de création des épisodes, d'autre part le jugement embarrassé du poète, reflété par un certain usage des schémas offerts par les poèmes antiques.

\*

Nombreuses sont les correspondances entre *Iliade* et *Jérusalem*. Mais, pour retracer l'épopée de la conquête de la ville sainte par Godefroy de Bouillon et son armée, le poète ne se limite pas au seul poème d'Homère (l'*Iliade*, dont le thème est la colère d'Achille, ne représente qu'une infime partie de la guerre de Troie) ; il s'inspire de l'ensemble de l'épopée d'Ilion (y compris les *Nostoi* ou retours des héros, l'*Odyssee* en particulier), dont il est aisé de retrouver en filigrane nombre d'éléments. Nous allons en dresser une première série d'exemples.

– La situation d'abord : le siège de Jérusalem, qui est le sujet de tout le Poème, est un nouveau siège de Troie. Chez Homère les Grecs veulent reprendre Hélène, ravie par les Troyens ; ici les Croisés veulent reprendre Jérusalem, ravie par les Infidèles. Dans les deux cas les « bons » sont ceux qui donnent le siège, et les « méchants » les assiégés. Toutefois les deux poètes savent peindre de grandes et nobles figures d'ennemis (Hector et Argante, par exemple).

– La durée : l'*Iliade* met en scène une courte partie de la dixième année du siège de Troie, la *Jérusalem* retrace quatre mois seulement (décisifs) de la première Croisade.

---

<sup>1</sup> Certes il est précédé, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, d'une impressionnante production épique de valeur généralement médiocre, toujours dérivée des poèmes antiques et/ou chevaleresques. Cf. Belloni, *Storia dei generi letterari italiani. Il poema epico e mitologico*, Milano, Vallardi, 1912. Belloni toutefois se limite aux poèmes « sérieux » et ne considère pas la poésie burlesque.

– Grande est la part du surnaturel. Dans l'*Illiade*, le combat des Grecs et des Troyens s'effectuait en parallèle avec celui des dieux de l'Olympe, lesquels étaient, sinon les acteurs, du moins ceux qui tiraient les fils de la bataille, faisant dévier les flèches, usant de nuages pour cacher un combattant en danger, envoyant des songes véridiques ou trompeurs... De même, dans *La Jérusalem délivrée* interviennent les forces du bien et du mal. Dieu et les archanges luttent contre les démons de l'Enfer, un Enfer mêlé, comme celui de Dante, de monstres chrétiens (diables) et païens (furies, harpies). L'eau miraculeuse, qui guérit instantanément les blessures de certains Croisés « élus » comme Godefroy de Bouillon, a son pendant dans les herbes magiques qui remettent aussitôt le blessé sur pied dans l'*Illiade*. Quant aux prédictions, aux discours divinatoires, ceux de Calchas et de Tirésias, qui parsèment abondamment l'ensemble du cycle de Troie, se retrouvent, christianisés, dans la bouche de certains saints personnages omniscients de *La Jérusalem délivrée*.

– Au chant I du Poème de Tasse, la longue description des armées chrétiennes est rythmée sur l'analogie de la description des armées grecque et troyenne au chant II de l'*Illiade*.

– Au chant II, l'image de la Vierge qui, placée dans un temple chrétien, protégeait la ville, enlevée par la violence aux prêtres puis transportée dans la mosquée, est une autre figure du Palladium (image d'Athéna) dérobé par Ulysse à Troie<sup>2</sup>. La différence est que l'image de la Vierge disparaît miraculeusement de la mosquée alors que les Grecs conservent le Palladium.

– Le bouclier de Renaud, décrit minutieusement au chant XVII, ressemble fort au bouclier d'Achille, tout aussi minutieusement décrit au chant XVIII de l'*Illiade*.

– Les chants III des deux poèmes présentent la même scène : Priam, du haut des remparts de Troie, interrogeait Hélène sur l'identité et la valeur de tel ou tel chef grec, de même Aladin, chef suprême des Infidèles, interroge Herminie sur les armées qu'il aperçoit devant la ville. Les éloges d'Agamemnon et de Godefroy sont faits avec une égale chaleur.

Nous n'allongerons pas davantage la liste car ces correspondances ne sont que trop connues. Toutefois, nous ferons dès à présent une première remarque. Certes, l'imitation de Tasse est tout autre que servile. Néanmoins, s'il peut être relativement aisé de retrouver, sous les traits des Croisés, braves ou sages, les principales figures de héros achéens (Agamemnon, Achille, Ajax, Nestor) et, sous ceux des Infidèles, les principales figures de héros troyens (Priam, Hector et leur famille), il est un héros d'Homère – LE plus célèbre des héros d'Homère, et même le plus célèbre des héros du cycle de Troie (aujourd'hui même le plus populaire !), celui grâce à qui, au bout de dix ans de siège, Troie enfin put être prise – qui n'a pas trouvé une place déterminée : il s'agit d'Ulysse, dont le rôle, d'un bout à l'autre du cycle de Troie, est absolument capital, puisque c'est lui qui, grâce à son habileté, à son intelligence à son éloquence, à la souplesse de son esprit multiforme, à son ingéniosité sans égale, est parvenu à surmonter les innombrables obstacles s'opposant à l'entreprise (nécessité de trouver Achille, caché par sa mère dans l'île de Scyros, de sacrifier Iphigénie pour permettre le départ de la flotte bloquée à Aulis), puis à la victoire des Grecs (plusieurs ambassades à Troie, expéditions nocturnes décisives, vol du Palladium, récupération de l'arc et des flèches de Philoctète) ; il est l'inventeur de la ruse du cheval de bois par laquelle l'assaut final put être donné ; quant au récit de son retour mouvementé à Ithaque, il était si célèbre qu'il avait donné matière, dès la haute Antiquité, à de multiples et diverses exégèses.

Est-ce à dire que tout correspondant de cet indispensable héros est absent de *La Jérusalem délivrée* ? Pas du tout. Ulysse est bel et bien présent, très présent même, mais il est « éclaté »,

---

<sup>2</sup> Les Grecs avaient appris par un oracle que les Troyens possédaient une image sacrée d'Athéna, le Palladium, et que Troie ne pourrait être prise tant que cette image se trouverait dans la ville. Ulysse et Diomède parviennent à s'en emparer par ruse. L'épisode était relaté à l'origine par Leschès de Lesbos dans la *Petite Illiade*, quatrième volume du vaste « cycle de Troie » ; il fut repris par Quintus de Smyrne (*La suite d'Homère*), Sophocle et bien d'autres. Ovide y fait allusion dans le livre XIII des *Métamorphoses*.

et cet éclatement du personnage est au cœur même du paradoxe décelable dans l'imitation d'Homère par Le Tasse.

En effet Ulysse a été, dès la haute Antiquité, un personnage difficile à juger car ambivalent : il a pu être considéré comme tout bon ou tout mauvais, et passer par les gradations infinies qui mènent de l'une à l'autre extrémité. Les penseurs et les tragiques de l'Antiquité grecque l'ont certes jugé serviable, endurant, courageux, modèle du stoïcien qui surmonte passions et obstacles, mais aussi opportuniste, double, impitoyable, mal élevé et trop enclin à verser des larmes. Les penseurs et les poètes du monde latin ont accentué aussi bien les aspects positifs (vertu triomphante de toute épreuve, sagesse, amour de la patrie, soif de science, courage) que les aspects négatifs (avidité de richesses, fourberie, cruauté, insensibilité, habileté à mentir et à suborner, etc.) ; l'Antiquité tardive a renforcé les aspects négatifs, faisant d'Homère un menteur éhonté et de son héros par excellence un triste personnage à l'image de son créateur. Puis bien vite l'œuvre d'Homère devint inaccessible, ou du moins incompréhensible en Occident, faute d'être traduite. Elle ne le fut à nouveau (en latin) qu'avec l'Humanisme et la Renaissance, et donc, pour Le Tasse, à une époque relativement récente.

D'où, très tôt, un certain désarroi, accru par l'image double du personnage, apparente chez les plus célèbres auteurs latins, sur lesquels étudiaient le Moyen Âge et la Renaissance (notamment Ovide, Horace, Stace et Sénèque), et par le véritable renversement psychologique qu'opéra Virgile, imitant (dans la même ligne que Le Tasse) Homère dans l'*Énéide*, mais se plaçant dans le camp troyen, berceau d'origine, selon la légende qu'il fixa, du peuple romain, noircissant à l'extrême les vainqueurs de Troie, et notamment celui qui fut l'auteur du mensonge décisif : « Malheureux Troyens ! Quelle démence est la vôtre ? Croyez-vous donc au départ des ennemis ? Une offrande des Grecs sans artifice, y pensez-vous ? Est-ce là connaître Ulysse ? » s'exclame le grand prêtre Laocoon (livre II)<sup>3</sup>. Et Énée d'insister sur l'idée que les Grecs ont pris Troie, au bout de dix ans de résistance, non par leur valeur mais par leurs ruses. Ce désarroi est d'ailleurs manifeste dans la plus célèbre figure d'Ulysse créée après celle d'Homère, celle du chant XXVI de l'*Enfer* de Dante, qui a donné lieu à tant d'interprétations divergentes et même diamétralement opposées<sup>4</sup>, et dont nous trouvons d'ailleurs des échos dans *La Jérusalem délivrée*. Ajoutons que nombre de tragédies grecques (d'Euripide et de Sophocle en particulier) reprises et adaptées par des tragiques latins (Ennius, Accius, Sénèque) mettaient en scène les malheurs des pauvres Troyens au lendemain de la prise de la ville, les présentant comme les faibles victimes de vainqueurs impitoyables (*Hécube*, *Les Troyennes*), et les Grecs comme cruels entre eux-mêmes et oppresseurs des faibles (*Iphigénie à Aulis*, *Philoctète*, *Palamède*). De là à assimiler tous les Grecs à cette image négative, il n'y avait qu'un pas. Et ce pas fut vite franchi par l'Italie, qui avait depuis longtemps avec la Grèce des rapports tout à fait exceptionnels (sur lesquels nous reviendrons) qui expliquent l'image très négative présentée de ce peuple par Le Tasse.

On peut véritablement parler d'incompréhension, et même d'incompatibilité de caractère, entre deux zones de populations que les circonstances historiques et culturelles avaient fait évoluer différemment, et que les grandes œuvres littéraires avaient fossilisées et réduites à l'état de clichés : d'une part les bons Troyens (qui donnèrent naissance, comme l'écrit Dante dans le chant d'Ulysse, au « gentil seme » des Romains), généreux, honnêtes, droits, représentés par le pieux Énée ; d'autre part les Grecs, fourbes, artificieux, cruels et menteurs, dont le représentant le plus éclatant est Ulysse (« dirus », « fallax », « fandi factor » selon Virgile). D'où une image diamétralement opposée des Achéens, selon le camp dans lequel on se place.

Néanmoins, qu'on le juge positivement ou négativement, Ulysse n'en est pas moins un homme sachant remarquablement user des ressources de son intelligence, capable, en toute

<sup>3</sup> Traduction de Y. Hucher, coll. 10/18.

<sup>4</sup> Cf. notre panorama de la critique du chant XXVI paru dans le n° 14 des *Cahiers d'études romanes*.

circonstance, de se tirer d'affaire. Cette forme de pensée et d'action, très clairement analysée de nos jours par Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, constitue ce que l'on appelle la *mêtis* grecque : « La *mêtis* est une forme d'intelligence et de pensée, un mode du connaître ; elle implique un ensemble très complexe, mais très cohérent, d'attitudes mentales, de comportements intellectuels, qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, les habitudes diverses, une expérience longuement acquise »<sup>5</sup>. « Par certains aspects, la *mêtis* s'oriente du côté de la ruse déloyale, du mensonge perfide, de la trahison ; par d'autres elle apparaît plus précieuse que la force ; elle est en quelque sorte l'arme absolue, la seule qui ait pouvoir d'assurer en toute circonstance, et quelles que soient les conditions de lutte, la victoire et la domination sur autrui »<sup>6</sup>.

Mais il est évident qu'un tel comportement, certes efficace, est incompatible avec l'idéal de droiture et de loyauté qui constituait la *virtus* romaine, de même qu'avec la morale chrétienne, et avec ce sévère mélange des deux que fut l'idéal chevaleresque, où le chevalier sans peur et sans reproche combat au grand jour contre brutes et félons, sauvant et protégeant les faibles et les opprimés contre les fourbes et les traîtres.

Et c'est ainsi que le plus célèbre des héros d'Homère se retrouve « éclaté » dans le Poème du Tasse. Les multiples facettes de sa personnalité et les multiples aventures qu'on lui prête sont une telle mine d'idées que Le Tasse, comme beaucoup de ses prédécesseurs ou contemporains, y puise largement... mais avec discernement : ce qui est positif chez Ulysse est l'apanage des preux Croisés ; ce qui est négatif devient attribut des Infidèles, ... ou des « brebis galeuses » du camp chrétien, les Grecs.

Les chants II et III de la *Jérusalem* en offrent un premier exemple. La reprise est si précise et si linéaire qu'elle mérite d'être notée.

Au chant II, les Infidèles envoient au camp croisé deux ambassadeurs afin d'y traiter la paix. C'est le contraire qui avait eu lieu à Troie, par deux fois, et les deux plénipotentiaires grecs avaient été Ulysse et Diomède (ou Ménélas). Chez Le Tasse Godefroy reçoit dans sa tente Alete et Argante. Ainsi sont-ils décrits :

Alete è l'un che da principio indegno  
tra le brutture de la plebe è sorto;  
ma l'innalzaro a i primi onor del regno  
parlar facondo e lusinghiero e scòrto,  
pieghevoli costumi, e vario ingegno  
al finger pronto, a l'ingannare accorto;  
gran fabro di calunnie, adorne in modi  
novi, che sono accuse, e paion lodi.

L'altro è il Circasso Argante, uom che straniero  
Se 'n venne a la regal corte d'Egitto;  
ma de' satrapi fatto è de l'impero,  
e in sommi gradi a la milizia ascritto;  
impaziente, inesorabil, fero,  
ne l'arme infaticabile ed invitto,  
d'ogni Dio sprezzatore, e che ripone  
ne la spada sua legge e sua ragione. (II, § 58-59)

<sup>5</sup> *Les ruses de l'intelligence - La mêtis des Grecs*, Flammarion, 1972, p. 10.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 20.

Aucun de ces deux portraits n'est engageant. Le premier incarne la ruse, le second la force brutale. Ils se complètent en somme. Mais le plus négatif est incontestablement celui d'Alete. Plus tard, Argante se révélera chef courageux, il sera le compagnon d'armes de Clorinde, et Tancrede, qui le vaincra dans un ultime et grand duel, exigera des honneurs funèbres pour ce valeureux ennemi, qui est bien une autre image d'Hector. Mais Alete est tout le portrait... d'Ulysse : flatteur, menteur, éloquent, habile à changer de personnalité, artificieux... D'autant plus que sa naissance vile le rapproche de la bâtardise d'Ulysse, que ses détracteurs proclament fils naturel du fourbe des fourbes, Sisyphe.

Devant le noble Godefroy, c'est Alete qui prend la parole, lui le plénipotentiaire par excellence. Son attitude modeste devant le chef évoque la gaucherie feinte d'Ulysse, ainsi évoquée dans l'*Illiade* :

Mais quand se levait l'artificieux Ulysse, il se tenait sans bouger, le regard abaissé, les yeux fixés à terre ; son sceptre, il ne le déplaçait ni en avant ni en arrière, mais le gardait immobile, tel un homme emprunté ; on eût dit à le voir un être plein de hargne et même de sottise. Mais quand sa grande voix sortait de sa poitrine et lançait des paroles semblables aux flocons de la neige d'hiver, aucun mortel ne pouvait alors disputer contre Ulysse<sup>7</sup>.  
(chant III)

De même Ovide, au chant XIII des *Métamorphoses*, au sujet de la dispute avec Ajax pour les armes d'Achille : Ajax ayant parlé

alors le héros, fils de Laerte, se dresse ; il tient quelque temps ses regards attachés à la terre ; puis il les lève vers les chefs et, répondant à l'attente générale, il prononce ce discours où il répand tout le charme de son éloquence<sup>8</sup>.

Dans *La Jérusalem délivrée* :

Ma la destra si pose Alete al seno,  
e chinò il capo, e piegò a terra i lumi,  
e l'onorò con ogni modo a pieno,  
che di sua gente portino i costumi.  
Cominciò poscia, e di sua bocca uscìeno  
Più che mèl dolci d'eloquenza i fiumi. (II, §61)

Mais les paroles d'Alete n'ont pas la noblesse de celles d'Ulysse. Il mélange avec soin flatteries et menaces; et c'est une réponse mesurée mais indignée que lui fait Godefroy.

Au chant III de la *Jérusalem*, comme au chant III de l'*Illiade*, le chef de la ville assiégée, du haut des remparts, se fait décrire par une jeune beauté de l'autre camp les armées déployées dans la plaine. Dans l'*Illiade*, aussitôt après Agamemnon, c'est Ulysse qui est décrit : « Allons », demande Priam à Hélène, « dis-moi aussi, chère enfant, quel est cet autre guerrier. Il est plus petit, si l'on part de la tête, qu'Agamemnon l'Atride ; mais il est au juger plus large d'épaules et de tour de poitrine ». C'est en des termes comparables qu'Aladin, à qui Herminie vient de décrire Godefroy, interroge à nouveau la jeune fille :

dimmi chi sia colui c'ha pur vermiglia  
la sopravesta, e seco a par si vede :  
oh quanto di sembianti a lui somiglia !

---

<sup>7</sup> Traduction de Mario Meunier, Le Livre de poche.

<sup>8</sup> Traduction de G. Lafaye, Les Belles Lettres.

Se ben alquanto di statura cede. (III, §61)

Il s'agit cette fois de Baldovino.

Les Croisés combattent au grand jour, sûrs de leur bon droit et guidés par leur foi. Face à leur vertu, à leur droiture, à leur sens de l'honneur, à leur générosité, à leur courage, à leur loyauté, aucune ruse de guerre n'est vraiment justifiable. La seule tactique, décisive, celle qui leur ouvrira le chemin de la victoire, sera celle des trois machines de guerre disposées de façon habile pour détourner l'attention des assiégés et les prendre par surprise, tactique tout aussi efficace que celle du cheval de Troie, puisqu'ensuite, à l'intérieur de Jérusalem, les Croisés combattent et que le massacre fait rage. Mais il n'y a là rien de déloyal. Bien plus « déloyale » est l'attaque du camp croisé la nuit, alors que tout le monde dort (IX) et que les plus braves sont partis avec Armide ; ou l'expédition de Clorinde et d'Argante qui, toujours de nuit, vont ensemble incendier la grande tour de bois des Croisés : expédition qui n'est autre que la reprise, en filigrane, de l'incursion nocturne d'Ulysse et de Diomède au camp thrace, exposée au chant X de l'*Iliade*<sup>9</sup>.

\*

Si l'Ulysse de la guerre de Troie peut difficilement obtenir l'aval du Tasse, celui de l'*Odyssée*, aux fabuleuses aventures, et celui de l'*Achilléide* de Stace, qui rappelle à son devoir un Achille efféminé, sont beaucoup plus facilement utilisables, et structurent, par leurs aventures et les différents personnages qui gravitent autour d'eux, plusieurs chants de *La Jérusalem délivrée*.

Ces différents motifs se regroupent autour d'une figure féminine, celle de la magicienne Armide, membre du camp musulman, figure déguisée et noircie de Circé. Le poète, d'ailleurs, au chant IV, déclare explicitement qu'elle sait et peut :

far con gli atti dolci e co 'l bel viso,  
più che con l'arti lor Circe o Medea;  
e in voce di Sirena a i suoi concenti  
addormentar le più svegliate menti. (IV, §86)

C'est dans ce chant IV que la belle Armide, instrument des forces du mal, apparaît pour la première fois : un conseil infernal s'est réuni, rassemblant une bonne collection de monstres mythologiques, parmi lesquels « voraci Scille » et « Polifemi orrendi » (§ 5)<sup>10</sup> ; conseillé par un démon, le roi magicien Idrate persuade sa belle nièce d'aller au camp chrétien et, par ses séductions, de priver Godefroy de ses meilleurs chevaliers (si elle ne peut vaincre Godefroy lui-même). Sa beauté et ses pleurs ne parviennent pas à fléchir le capitaine, mais elle emmène à sa suite la fleur de l'armée croisée. Les chevaliers ne réapparaîtront qu'au chant X pour faire, la rougeur au front, le récit de leurs mésaventures.

Après un long voyage ils furent conduits, expliquent-ils, au château de la magicienne. Alors que la terre à l'entour était désolée et sinistre, l'intérieur du château offrait un jardin de plaisirs. Armide y fait dresser un somptueux repas, apprêté par cent jeunes et belles servantes. Tous mangent et boivent, oublieux du but de leur expédition. C'est alors qu'Armide, qui s'est munie d'une baguette, prononce les mots magiques et métamorphose les chevaliers en poissons. Circé

---

<sup>9</sup> Ils capturent un Troyen, le font parler, le tuent, se faufilent jusqu'au camp, massacrent Rhésus et ses hommes, profitant de leur sommeil, et s'emparent des magnifiques chevaux du chef.

<sup>10</sup> Rappelons que, lue allégoriquement, l'*Odyssée* est le récit de la constance du sage et de sa victoire contre les passions et les vices, représentés par les différentes épreuves que doit affronter Ulysse.

avait fait de même (sans livre toutefois) avec les compagnons d'Ulysse, les transformant en porcs.

Chez Homère le récit est très succinct, réduit à l'essentiel :

Quand elle leur eut donné le breuvage et qu'ils eurent tout bu, elle les frappe de sa baguette et va les enfermer aux stalles de ses porcs. Des porcs ils avaient la tête, la voix, les soies, le corps ; mais leur esprit était resté le même qu'auparavant. (*Od.*, X, 238-241)<sup>11</sup>

*La Jérusalem délivrée* offre une description plus longue, où le chevalier se plaît à décrire l'étonnant processus de métamorphose du corps :

Legge la maga ; ed io pensiero e voglia  
sento mutar, mutar vita ed albergo.  
(Strana Virtù!) novo pensier m'invaglia:  
salto ne l'acqua, e mi tuffo e immergo.  
Non so come ogni gamba entro s'accoglia,  
come l'un braccio e l'altro entri nel tergo;  
m'accorcio e stringo; e su la pelle cresce  
squamoso il cuoio ; e d'uom son fatto un pesce. (X, §66)

En réalité, ce n'est pas tant d'Homère que Le Tasse s'est inspiré mais d'Ovide qui, dans le livre XIV des *Métamorphoses*, reprend l'épisode homérique en détaillant le processus de transformation du corps :

À peine notre bouche desséchée par la soif les a-t-elle vidées [les coupes], à peine la cruelle déesse a-t-elle de sa baguette effleuré nos cheveux [...] que mon corps se hérissé de soies et que la parole me manque ; au lieu de mots je ne fais plus entendre que de rauques grognements ; je me baisse vers la terre, la tête en avant, et je sens que ma bouche se durcit sous la forme d'un groin retroussé ; les muscles de mon cou se gonflent, mes mains, avec lesquelles je venais de saisir la coupe, me servent à marcher.

Peu après Ovide décrit le processus inverse.

Mais dans l'immédiat les chevaliers n'auront pas d'Ulysse pour les sauver. Heureusement, la métamorphose n'était qu'un avertissement ; les voilà vite redevenus hommes et sommés de se convertir à l'Islam et de prendre les armes contre Godefroy, ou de mourir dans un cachot. Tancredi se présentera au château, mais il ne pourra rien pour eux. Il faudra, plus tard, l'intervention de Renaud, qui les arrachera à leurs chaînes alors qu'on les conduisait à Damas.

Dans cet épisode, où les protagonistes sont de preux chevaliers, Armide est une Circé triomphante, du moins tant que les prisonniers sont dans son château. Ils n'étaient plus sous son empire quand Renaud les délivra. Toutefois, l'intervention du jeune homme ayant annulé ses efforts, c'est sur lui qu'elle décide de faire agir ses charmes. C'est pourquoi, au chant XIV, nous apprenons qu'à son tour Renaud est en son pouvoir.

Renaud, le plus fort de tous les Croisés malgré son extrême jeunesse, le véritable héros de l'histoire (puisque de sa descendance naîtront les ducs d'Este, pour qui Le Tasse écrit le Poème) est absent d'une bonne moitié de l'œuvre (du chant V au chant XV) puisqu'au chant IV Godefroy l'a condamné à l'exil, privant ainsi l'armée de son meilleur bras.

L'histoire de Renaud apparaît en plusieurs points calquée sur celle d'Achille : naissance illustre, force, beauté et jeunesse, vaillance à toute épreuve, précocité au combat (il s'enfuit de chez lui âgé de quinze ans pour participer à la Croisade). De même que la présence d'Achille

---

<sup>11</sup> Traduction de M. Dufour et J. Raison, Garnier-Flammarion.



était indispensable (décrétée par les dieux) à la victoire des Grecs, de même, sans Renaud, l'armée des Croisés végète et dépérit. Dans l'*Illiade*, dès le chant I, Achille, furieux qu'on lui ait enlevé la belle Briséis, se retire sous sa tente ; dès lors, les Grecs ne subissent que des revers et la peste sévit ; il faut attendre le chant XIX pour que, avec son retour, l'armée reprenne courage et force. La situation est analogue dans *La Jérusalem délivrée* : Renaud parti, les Croisés ont du mal à soutenir les attaques des Infidèles, leur grande machine de guerre est incendiée, la chaleur torride et la sécheresse apportent la soif et la faim, l'armée se désespère. Pour se relever, il faut construire d'autres machines, et donc couper les arbres de la forêt. Mais la forêt a été ensorcelée par le magicien Ismeno.

De même que Troie, d'après les oracles, ne pouvait être prise sans le secours d'Achille, de même – Godefroy l'apprend par un songe – seul Renaud peut désenchanter la forêt. Mais où est Achille ? Où est Renaud ? Ulysse, chargé de l'enquête, a compris qu'il ne pouvait se trouver qu'à Scyros ; Pierre l'Ermite, inspiré par Dieu, indique aux deux envoyés de Godefroy la route à suivre.

Les deux hommes chargés de retrouver Renaud sont Carlo et Ubaldo. Dès lors, ces deux envoyés vont rejouer les rôles d'Ulysse et de Diomède ; mais le parallèle ne se limitera pas à l'expédition à Scyros : nous allons voir se croiser et se mêler les lignes de plusieurs épisodes de l'*Odyssée*, et se glisser également l'Ulysse de Dante.

D'abord se dessine une brève identification Renaud-Ulysse, mais il s'agit d'un Ulysse vaincu : un Ulysse qui a succombé au chant des Sirènes et que la Sirène-Circé-Calypso, follement amoureuse, ne veut plus lâcher. La curiosité, le désir de voir et de savoir est, selon la tradition, le propre du héros d'Homère. Arrivé sur la rive d'un fleuve au milieu duquel s'élève une petite île, Renaud lit sur une colonne une inscription invitant les passants à aller admirer les merveilles de l'îlot : il saute dans la barque amarrée tout près et atteint vite le rivage. C'est alors qu'il voit sortir de l'eau une jeune Sirène, d'une merveilleuse beauté :

né men ch'in viso bella, in suono è dolce  
e così canta, e 'l cielo e l'aure molce. (XIV, § 61)

Les Sirènes avaient promis à Ulysse la science : celle-ci invite Renaud à se laisser aller aux plaisirs. Renaud n'avait ni cire ni compagnons ni liens solides : son âme se voile de torpeur. Mais la magicienne, dont l'intention était de tuer le jeune homme, tombe amoureuse et l'emmène loin, en plein océan, dans l'une des Îles Fortunées où elle veut le garder pour elle seule.

Voilà Carlo et Ubaldo partis à la recherche de leur compagnon d'armes. Mais, Renaud étant caché très loin, ils devront faire un long voyage, et le terme de leur périple, l'île d'Armide, sera une épreuve difficile. Ils vont vivre, eux aussi, une forme d'odyssée ; et de même qu'Ulysse avait bénéficié d'aides divines (Athéna, Hermès), de même ils bénéficieront d'appuis surnaturels.

Les voici d'abord à Ascalena, où ils rencontrent un saint vieillard, qui leur indique le chemin. Mais avant de les laisser partir ce dernier les conduit dans une gigantesque caverne souterraine, où il leur fait de précieuses révélations : il leur explique où est Renaud, comment aller le chercher et le libérer. N'est-ce pas là une transposition de la descente aux Enfers, par laquelle Ulysse est informé par Tirésias de son avenir ? Le vieillard leur donne une baguette qui, sur l'île d'Armide, leur permettra d'éloigner les bêtes sauvages, ainsi qu'un bouclier de diamant grâce auquel Renaud reviendra de son erreur : ne peut-on également voir en ce vieillard une

figure d'Hermès, lequel, sur l'île de Circé, donne à Ulysse le *molly* qui le protégera des enchantements de la magicienne ?<sup>12</sup>

Les deux chevaliers entreprennent leur longue navigation. C'est là que surgit le souvenir de l'Ulysse de Dante : d'abord à travers l'évocation du voyage, même si les trois vers consacrés par Dante à ce récit (« l'un lito e l'altro vidi / fin nel Morocco, e l'isola dei Sardi / e l'altre che quel mare intorno bagna ») sont devenus une quinzaine de paragraphes. Et les voilà à Gibraltar, devant les Colonnes d'Hercule, évoquées non pas comme un interdit divin, mais comme une borne destinée à freiner la hardiesse de l'homme, car Hercule lui-même, le grand Hercule, n'osa pas s'aventurer au-delà :

ma quei segni sprezzò ch'egli [Ercole] prescrisse,  
di veder vago e di sapere, Ulisse.

Ei passò le Colonne, e per l'aperto  
mare spiegò de' remi il volo audace:  
ma non giovògli esser ne l'onde esperto,  
perché inghiottillo l'ocean vorace,  
e giacque co 'l suo corpo ancor coperto  
il suo gran caso, ch'or tra voi si tace.  
S'altri vi fu da' venti a forza spinto  
o non tornòvvi, o vi rimase estinto. (XV, §25-26)

L'Ulysse de Dante est évoqué par des vers empreints de noblesse et de respect (« di veder vago e di sapere », « gran caso »), où sont repris des mots du discours de l'*Enfer* : « aperto mare » reprend, en chiasme, « l'alto mare aperto » : « spiegò de' remi il volo audace » reprend le vers « dei remi facemmo ali al folle volo ». Mais l'entreprise n'est pas évoquée comme sacrilège, et le ton est bien adouci par rapport au texte de Dante : le « folle volo » (« folle » suggérant une véritable faute, impliquant une condamnation) est devenu simplement (et positivement) « il volo audace ». Peu après seront évoqués les autres hardis navigateurs qui passeront les Colonnes (premier entre tous, Christophe Colomb), et qui démontreront qu'il y a bien des terres habitées dans le grand océan. Mais Dieu a voulu attendre avant que ne leur soit révélée la vraie religion. Ubaldo-Ulysse se l'entendra dire peu après. Le voici en effet, tel l'Ulysse d'Homère, poussé par l'envie d'aller explorer ces îles inconnues devant lesquelles il passe :

Se ciò concede,  
donna, quell'alta impresa ove ci guidi,  
lasciami omai por ne la terra il piede,  
e veder questi inconosciuti lidi ;  
veder le genti, e 'l culto di lor fede [...] (§ 38)

(Cf. *Od.*, IX, 174-176 : [...] avec mon vaisseau et mes camarades, je tâcherai de savoir quels sont ces hommes, s'ils sont violents, sauvages et sans justice, ou bien s'ils accueillent l'étranger et respectent les dieux.)

La jeune guide lui répond que ce souhait est très louable, mais que peut-elle faire si

osta inviolabile e severo  
il decreto de' Cieli al bel desio ?

---

<sup>12</sup> De même Circé, une fois qu'Ulysse est décidé à partir, lui donne avec bienveillance nombre de conseils sur la route à suivre, et le moyen de triompher des embûches.

Ché ancor volto non è lo spazio intero  
ch'al grande scoprimento ha fisso Dio. (§ 39)

Vouloir davantage que ce qui leur est accordé (aller délivrer Renaud) serait « superbir » et « calcitrar co 'l fato » (§ 40). La leçon, en somme, est celle de Dante, à la différence que Dante ignorait que des terres s'étendaient au-delà du monde connu.

Les voilà arrivés sur l'île, où leur odyssee se poursuit avec succès : grâce à leur baguette, ils chassent les monstres et les bêtes sauvages, et sortent victorieux des épreuves tentatrices : ils passent près de la source sans y boire, près du somptueux repas sans y toucher, et restent sourds aux invitations charmeuses des deux nymphes qui jouent dans l'eau. Images des Sirènes, elles invitent les chevaliers à des plaisirs de toutes sortes : mais ceux-ci, dûment instruits, et confortés par leur baguette, gardent leurs âmes « indurate e sorde » (§65)<sup>13</sup>.

Les voilà touchant au but. C'est là qu'intervient l'épisode d'Achille à Scyros (dont le récit le plus connu se trouve dans le livre I de l'*Achilléide* inachevée de Stace<sup>14</sup>), traité en filigrane de manière très comparable à celle adoptée par l'Arioste au chant VII du *Roland furieux*.

Le poète dépeint longuement la beauté merveilleuse du jardin, puis les ébats langoureux du couple enlacé. Les deux Croisés attendent qu'Armide ait laissé leur ami seul pour se présenter tout armés devant lui. Renaud reçoit là le premier choc : l'éclat des armes frappe ses yeux et

Quel sì guerrier, quel sì feroce ardente  
suo spirito a quel fulgor tutto si scosse,  
benchè tra agi morbidi languente,  
e tra piaceri ebro e sopito ei fosse. (XVI, § 29)

De la même façon Achille, à Scyros, avait été « secoué » une première fois par les paroles d'Ulysse au roi Lycomède, paroles exaltant l'entreprise glorieuse pour laquelle s'armait la Grèce entière. Le choc décisif, Achille l'avait reçu grâce au bouclier mêlé aux cadeaux destinés aux princesses. De même, ici, c'est le bouclier de diamant qui réveille la conscience endormie de Renaud. Et c'est Ubaldo qui le présente, Ubaldo qui, une nouvelle fois, rejoue le rôle d'Ulysse. Renaud dirige son regard sur le bouclier, et ce qu'il voit est l'image d'un homme lâche et efféminé :

Egli al lucido scudo il guardo gira;  
onde si specchia in lui qual siasi, e quanto  
con delicato culto adorno ; spira  
tutto odori e lascive il crine e 'l manto. (§ 30)

---

<sup>13</sup> De dépit, les deux nymphes plongent dans l'eau ; ainsi avaient fait, d'après d'autres traditions que celles d'Homère, les Sirènes antiques après qu'Ulysse fut passé devant elles sans s'arrêter.

<sup>14</sup> En voici un bref résumé. L'oracle avait prédit que Troie ne pourrait tomber sans le concours d'Achille, fils de Thétis et de Pelée. Mais Thétis savait que si son fils partait à la guerre, il y connaîtrait en même temps la gloire et la mort. Elle l'emmène donc, âgé d'une quinzaine d'années, dans l'île de Scyros, à la cour du roi Lycomède. Le présentant comme sa fille, elle le cache parmi les suivantes de la princesse Déidamie. Achille reste quelques années dans le gynécée, jusqu'au jour où Ulysse vient l'en tirer. Ulysse en effet a mené une enquête qui lui a démontré qu'Achille ne pouvait se trouver que là. Déguisé en marchand, flanqué de son inséparable Diomède, il arrive à la cour et présente aux jeunes filles un étalage de peignes, rubans et colifichets, parmi lesquels il a glissé un bouclier. Alors que les jeunes filles considèrent les objets féminins, Achille n'a d'yeux que pour le bouclier. Ulysse n'a aucun mal à le démasquer et à le convaincre de partir pour Troie. Toutefois le jeune homme, tombé amoureux de Déidamie, s'était depuis longtemps découvert à la princesse, qui avait secrètement mis au monde un fils, Pyrrhus.

Le voilà envahi par la honte. Ubaldo-Ulysse en profite pour le tancer vertement, lui rappelant la haute entreprise des Croisés. Le poète suit Stace de très près, car chez Stace aussi le mouvement décisif de honte est donné par l'image reflétée dans le bouclier étincelant :

Mais quand il [Achille] s'est approché, que l'éclat du métal lui a renvoyé son image et qu'il s'est vu tel qu'il est dans l'or qui reproduit ses traits, il a en même temps tressailli et rougi. Ulysse s'est alors vivement précipité à ses côtés et, lui parlant tout bas : « Pourquoi hésites-tu ? [...] C'est toi qu'attend la flotte doriennne, toi qu'attend cette Grèce à laquelle tu es cher et qui a suspendu la marche de ses étendards ; déjà les murs mêmes de Pergame chancellent et c'est toi qui les ébranles [...]. (I, 864-873)<sup>15</sup>

La veille, alors que les filles de Lycomède étaient toutes présentes, il avait dit haut et fort :

Toute la mer est recouverte de l'ombre immense de nos voiles ; les pères donnent leurs armes, la jeunesse s'en empare sans retour. Jamais une autre fois ne fut offerte aux braves l'occasion d'acquérir une telle renommée, jamais la valeur n'eut un champ plus vaste pour s'exercer [...]. Quiconque a des aïeux et une haute extraction, quiconque sait dompter un cheval et lancer le javelot, excelle dans le tir à l'arc, c'est là qu'il trouvera tous les honneurs [...]. Oh, il est condamné à de bien vaines années et haï des dieux le lâche à côté de qui passe cette nouvelle chance de gloire. (I, 795-802).

Les paroles d'Ubaldo, bien que plus brèves, présentent les mêmes arguments, avec la même ardeur, mais Renaud étant déjà, malgré son jeune âge, un valeureux guerrier, Ubaldo se montre plus cruel avec lui qu'Ulysse envers Achille, encore inexpérimenté :

va l'Asia tutta, e va l'Eurpa in guerra ;  
chiunque e pregio brama e Cristo adora  
travaglia in arme or ne la Siria terra :  
te solo, o figlio di Bertoldo, fuora  
del mondo, in ozio, un breve angolo serra;  
te sol de l'universo il moto nulla  
move, egregio campion d'una fanciulla.

Qual sonno o qual letargo ha sì sopita  
la tua virtute? o qual viltà l'alletta ?  
Su, su ; te il campo, e te Goffredo invita ;  
te la fortuna e la vittoria aspetta.  
Vieni, fatal guerriero, e sia fornita  
la ben comincia impresa; e l'empia setta,  
che già crollasti, a terra estinta cada  
sotto l'inevitabile tua spada. (§ 32-33)

Tout comme Achille, Renaud arrache ses vils vêtements ; n'ayant pas le souci d'une épouse ni d'un fils, il veut quitter sur-le-champ l'île enchantée.

C'est là que, pour mettre fin à l'épisode de Renaud et Armide, le poète, tout en conservant quelques éléments de l'*Achilléide*, a recours à un autre modèle, plus célèbre, celui du désespoir furieux de Didon, dans l'*Énéide*.

Les points communs entre Armide et Déidamie sont l'amour abandonné, la douleur de se voir privées de l'amant, et la protection que promet l'amant à sa belle (Renaud déclare l'accorder, dans les limites de ses devoirs de Croisé, §54). De même que Déidamie suppliait

---

<sup>15</sup> Traduit par J. Meheust, Les Belles Lettres.

Achille de l’emmener à Troie (« Eh bien, allons, emmène-moi à ta suite ; pourquoi ne portrais-je pas avec toi les étendards de Mars ? »), de même Armide supplie Renaud de l’emmener (« Solo ch’io segua te, mi conceda », §48), elle sera son esclave (« sprezzata ancella »), coupera ses cheveux et le suivra, « quanto l’ardor più ferva / de la battaglia, entro la turba ostile », §49).

Mais la terrible Armide s’écarte, par sa fureur, de la douce Déidamie. L’enchaînement de ses réactions est étroitement calqué sur le déchaînement de Didon apprenant qu’Énée va la quitter (*Én.*, IV) : toutes deux essaient de retenir leur amant successivement par les larmes, les cris, les supplications, la colère et les menaces, enfin le recours aux pratiques magiques (Didon use des services d’une prêtresse capable d’invoquer les puissances infernales) ; toutes deux tombent évanouies, émeuvent leur amant, reçoivent de la part de ce dernier des invitations à « aller en paix » ; mais toutes deux se heurtent à une volonté inexorable : Didon se suicide, Armide jure de se venger.

De toute évidence, mis à part la demande de partir avec le bien-aimé, Didon a éclipsé Déidamie. Armide est une autre figure de Didon. Mais alors que Didon n’était pas magicienne, Armide devient une Circé mauvaise.

Car l’épisode se double d’une couche mythique supplémentaire. Armide, malgré sa colère, demeure la Circé amoureuse qu’elle était avant que les deux envoyés de Godefroy, tels les compagnons d’Ulysse réveillant leur capitaine, ou tel Hermès intervenant auprès de Calypso, ne viennent troubler son bonheur. Ainsi Renaud, son rôle d’Achille terminé, redevient-il Ulysse<sup>16</sup>, un Ulysse non plus face à Circé mais face à Calypso : Circé ne s’emporte nullement, apprenant qu’Ulysse souhaite partir : elle accueille avec bienveillance la demande (« Ne restez plus malgré vous dans mon logis, *Od.*, X, 489), et donne à son amant de précieux conseils. Calypso, par contre, éclate en sanglots, maudissant la méchanceté et la jalousie des dieux (V, 118-136) ; toutefois elle accepte leur verdict et aide Ulysse à préparer son départ.

Ainsi Armide est-elle une figure complexe, fruit d’éléments mythiques croisés. Schématiquement : Circé + Déidamie + Didon = Armide.

Quant à Ulysse, son rôle est successivement joué par Renaud, Ubaldo, puis à nouveau Renaud ; plus exactement, dans la dernière étape, Renaud, son rôle d’Achille terminé, est un mélange d’Énée et d’Ulysse<sup>17</sup>.

C’est grâce à Renaud, tour à tour Achille et Ulysse christianisés, que la forêt sera désenchantée et Jérusalem reprise. Au chant XVIII nous le voyons triompher des fantômes, des monstres et des arbres ensorcelés de cette forêt. Les nymphes ont beau se transformer en cyclopes, il triomphe. Ce sont toutefois de curieux cyclopes, passés au moule des siècles chevaleresques, car ils sont protégés par une armure (« Ogn’altra ninfa ancor d’arme s’ammanta, / fatta un Ciclope orrendo », §36).

\*

---

<sup>16</sup> Ajoutons que, quand Ubaldo incite Renaud à écouter Armide afin d’éprouver la force de son âme, c’est en ces termes : « qual più forte di te se la sirena / vedendo ed ascoltando, a vincer t’usi ? » (§41).

<sup>17</sup> Nous avons marqué une certaine insistance sur la construction de la figure d’Armide et sur le rôle joué, de ce fait, par Renaud, car cet épisode de *La Jérusalem délivrée* aura, dans la suite de l’histoire d’Ulysse en Italie, une notable importance : Le Tasse était parti du schéma Circé-Ulysse pour, à l’aide du schéma Énée-Didon, créer Armide. Certains poètes des siècles suivants effectuèrent l’opération inverse, mais sans libérer Armide de sa « couche Didon ». Si bien que des opéras, notamment aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, offriront des « Ulysse dans l’île de Circé » qui s’inspireront davantage des personnages d’Armide et de Renaud que de ceux d’Homère (cf. *Ulysse all’isola di Circé*, livret de G.B. Angelini et musique de Giuseppe Zamponi, 1650 ; *Circe abbandonata da Ulisse*, livret de Aurelio Aureli et musique de Bernardo Sabatini, 1692, qui devint, en 1702, *La magia delusa*, avec musique de Carlo Francesco Pollarolo ; en France, *Circé*, livret de Madame Gillot de Saintonge, musique de Desmarests, 1694 ; en Italie à nouveau, *Circe delusa*, livret de G.A. Falier, musique de Giuseppe Boneventi en 1711, puis de Antonio Orefice en 1713), et ce glissement d’un personnage à l’autre se vérifiera même au XX<sup>e</sup> siècle (cf. par exemple la pièce d’Alberto Savinio, *Capitano Ulisse*, 1934).

Parallèlement à ces reprises positives de schémas empruntés soit à Homère soit à la légende d'Ulysse, quelle piètre figure font les descendants de l'aède grec ! Les voilà tous condamnés en bloc, tous descendants de ces vainqueurs de Troie si amèrement décrits dans l'*Énéide*, dont le plus célèbre exemplaire est Ulysse, l'Ulysse le plus caractéristique de la tradition anti-ulysséenne et anti-homérique<sup>18</sup>. Ce sont, plus que les parents pauvres du camp croisé, réellement les loups dans la bergerie. Même les Infidèles ne manquent pas de le faire remarquer. Alete lui-même, le rusé Alete, en dresse un triste portrait quand il démontre à Godefroy combien la situation des Croisés est précaire, et combien ils feraient mieux de signer la paix :

T'affida forse il re malvagio greco  
il qual da i sacri patti unito è teco?

La fede greca a chi non è palese?  
Tu, da un sol tradimento ogni altro impara;  
anzi da mille; perché mille ha tese  
insidie a voi, la gente infida, avara.  
Dunque chi dianzi il passo a voi contese,  
per voi la vita esporre or si prepara?  
Chi le vie, che comuni a tutti sono,  
negò, del proprio sangue or farà dono? (II, §71-72)

L'armée chrétienne compte en effet deux cents soldats grecs. Le poète les présente comme forts et efficaces, mais au prix de manœuvres que les Croisés apprécient peu. Ils sont habiles à attaquer, mais aussi à fuir :

ne l'assalir son pronti e nel ritrarsi,  
E combatton fuggendo erranti e sparsi. (I, §50)

D'ailleurs, au chant XIII, quand sévit la chaleur torride et la sécheresse, et que l'armée chrétienne souffre la soif et la faim, le premier à s'enfuir est le chef grec ; il fuit la nuit, sans rien dire à personne. Fuite désastreuse car son exemple sera suivi.

Un seul chef grec parmi les Croisés ! Aussi le poète s'exclame-t-il :

Oh vergogna ! oh misfatto ! or non avesti  
tu, Grecia, quelle guerre a te vicine ?  
E pur quasi a spettacolo sedesti,  
lenta aspettando de' grand'atti il fine. (§51)

À l'époque où Le Tasse écrit, Constantinople est depuis plus d'un siècle (1453) sous le joug des Turcs. Ce n'est que justice :

Or, se tu se' vil serva, è il tuo servaggio  
(non ti lagnar) giustizia e non oltraggio. (§51)

---

<sup>18</sup> Homère commença à être discrédité dès les VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles avant J-C. Ce discrédit atteignit son point culminant aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles après J-C, quand deux habiles faussaires, connus sous les noms de Dictys de Crète et Darès de Phrygie, prétendirent écrire, pour effacer les mensonges et les invraisemblances homériques, la « véritable histoire » de la guerre de Troie... et obtinrent, pendant des siècles, un succès et un crédit sans précédent. Cf. *Ephemeris belli trojani* ou le *Journal de la guerre de Troie*, par Dictys de Crète (IV<sup>e</sup> siècle environ), et *De eccidio Trojae historiae* ou l'*Histoire de la destruction de Troie*, par Darès de Phrygie (VI<sup>e</sup> siècle environ).

Godefroy attend le précieux secours d'une armée danoise. Mais il craint que le perfide empereur de Grèce ne lui interdise le passage ; aussi envoie-t-il à Constantinople un messenger chargé de « veiller au grain », car

'l greco imperator fallace  
seco forse userà le solite arti,  
per far che o torni in dietro, o 'l corso audace  
torca in altre da noi lontane parti. (§69)

Et l'empereur a promis d'autres aides, qui n'arrivent pas ; aussi le messenger devra-t-il rester avec le monarque

a procurar l'aiuto,  
che già più d'una volta a noi promesso,  
e per ragion di patto anco è dovuto. (§70)

Plus tard Godefroy, pour encourager son armée, évoquera les mille dangers déjà surmontés et, parmi ceux-ci, « i greci inganni » (V, §90).

Bien sûr, Le Tasse s'est inspiré des chroniqueurs des Croisades. On a coutume d'évoquer le nom de Guillaume de Tyr, prélat et chroniqueur qui prêcha la troisième Croisade, écrivit l'*Historia belli sacri verissima*, et qui certes n'est pas tendre envers les empereurs d'Orient et leurs sujets, reprenant les griefs déjà énoncés par ses prédécesseurs. La tendance est à noircir et à taxer de trahison les Grecs et leur chef suprême. Le premier récit de Croisade qui nous soit parvenu, et que Le Tasse a pu connaître car l'auteur (anonyme) est originaire d'Italie méridionale, *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*, écrit par un homme qui participa effectivement à l'entreprise, ne cesse de dénigrer le malheureux Alexis Comnène, constamment dénommé « le misérable empereur », « l'inique empereur », « l'empereur, plein de vanité et de malveillance ». On voit Alexis se réjouir de la défaite de Pierre l'Ermite, se demander, « anxieux et bouillant de colère », comment il pourra, « par ruse et par fraude, venir à bout de ces soldats du Christ ». Devant Antioche, où la situation est grave, le chef de l'escadron grec (« notre ennemi ») abandonne le camp alléguant « toute espèce de mensonge », faisant croire aux Croisés qu'il va chercher du secours ; et le chroniqueur de déclarer : « Cet ennemi [...] demeure et demeurera à jamais dans son parjure »<sup>19</sup>.

Il est bien évident que les chroniqueurs, en toute bonne foi, ont considérablement déformé les faits. Aujourd'hui les historiens se sont efforcés de rétablir la vérité et ont mis en lumière la position extrêmement délicate de l'empereur, pris entre deux feux : d'un côté les Turcs, de plus en plus forts et menaçants, qui grignotaient peu à peu l'Empire d'Orient, de l'autre les armées de l'Église de Rome, à laquelle les Grecs, orthodoxes convaincus, refusaient d'obéir depuis des décennies, les Grecs, taxés d'Infidèles au Pape et à la religion d'Occident<sup>20</sup>. Alexis Comnène est aujourd'hui réhabilité, de même que chacun sait que les Croisades n'ont pas seulement été

---

<sup>19</sup> *Histoire anonyme de la première Croisade*, éditée et traduite par Louis Bréhier, Paris, Champion, 1924, 258 pages.

<sup>20</sup> Les choses ne firent que s'envenimer lors des Croisades qui suivirent, et atteignirent leur paroxysme en 1203 quand, profitant de la quatrième Croisade, dont les participants embarquaient à Venise, le doge fit donner l'assaut à Zara, puis à Constantinople, qui fut mise à sac. Le chroniqueur Robert de Clari raconte que, le dimanche qui précéda l'assaut, « les évêques prêchèrent des sermons au travers du camp [...] et montrèrent aux pèlerins que la bataille était légitime car les Grecs étaient traîtres et meurtriers [...] ils étaient pires que les juifs. Les évêques disaient qu'ils absolveaient, de par Dieu et le Pape, tous ceux qui donneraient l'assaut ; et les évêques demandèrent aux pèlerins de se confesser et de communier fort bien, et de ne pas avoir peur de donner l'assaut aux Grecs, car ils étaient ennemis du Seigneur Dieu » (cité par Michel Kaplain, « Le sac de Constantinople – 4<sup>e</sup> croisade », in *Le temps des Croisades*, revue *L'Histoire*, 1982).

un acte de foi désintéressé<sup>21</sup>. Mais à l'époque où Le Tasse écrit, ce sentiment d'hostilité demeure très fort : les vers acerbes contre la Grèce de son temps, esclave des Turcs, cités plus haut en témoignent.

multiples en sont les raisons, lesquelles, pour la plupart, sont spécifiques à l'Italie : outre les motifs littéraires que nous avons déjà signalés (Virgile), il y a la présence, depuis des siècles, de colonies grecques dans la péninsule et en Sicile (le Sud de l'Italie fit partie, jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, de l'empire d'Orient, et des noyaux de populations grecques y étaient demeurés), avec qui les rapports n'étaient peut-être pas toujours excellents ; il y a à Rome la présence du Pape, représentant de l'autorité religieuse, qui se voit offensé par l'irrédentisme des populations grecques et la fermeté des patriarches (aucun concile n'arriva jamais au but recherché, à savoir l'union des deux Églises, à cause de l'entêtement des deux parties) ; il y a la réputation de piraterie et de barbarie acquise par les Grecs à la suite des démêlés de Venise avec ses colonies d'Orient, la Crète en particulier ; quant aux actes de piraterie perpétrés par les Turcs sur les côtes italiennes, ces derniers occupant, depuis un siècle, toute la Grèce, une assimilation avait dû immanquablement se faire, dans l'esprit des populations, entre occupants et occupés.

D'où une notable défiance, de la part de l'Italie, vis-à-vis de la Grèce, défiance scellée à jamais par le trait railleur lancé à Godefroy par Alete : « La fede greca a chi non è palese ? », qui est devenu un véritable proverbe (aujourd'hui encore le dictionnaire Palazzi mentionne : fede greca = slealtà, falsità), tandis que d'autres proverbes, moins littéraires, sont bien le témoignage d'ataviques frictions (« Greci, senza fidi », dit-on en Sicile ; en Toscane : « Chi si fida di greco non ha il cervel seco » ; à Venise : « Chi crede a Greco no g'ha cervello intrego »<sup>22</sup>).

Cette défiance était d'ailleurs apparente chez l'Arioste (et chez son prédécesseur, Boiardo), qui, dans le *Roland furieux*, dès le départ marquait sa position en faisant des ducs d'Este les descendants d'Astyanax, fils d'Hector, échappé par ruse à Ulysse et aux « agguati tesi » (XXXVI, §60), et mettait en doute la vérité des faits exposés par Homère (XXXV, §27). L'analyse, dans le Poème, des schémas empruntés aux épopées antiques amènerait à des conclusions à peu près analogues à celles décelées chez Le Tasse. Comme dans *La Jérusalem*, nous voyons les Grecs entrer en scène. Ils apparaissent à la fin du Poème pour troubler la fête et compromettre le bonheur imminent de Roger et Bradamante : soucieux d'un brillant mariage, les parents de la jeune guerrière promettent la main de leur fille à Léon, fils de l'empereur de Grèce. C'est là le point de départ d'une nouvelle série d'exploits dont Roger est le héros et qui mettent en relief combien les Grecs, et en premier lieu leurs souverains, sont perfides, lâches, calculateurs, sans scrupules, prêts aux ruses les plus honteuses pour gagner ; bref tout le contraire de nos braves héros. Chez Boiardo, le rôle des Grecs était beaucoup plus mince ; néanmoins, l'unique fois où ils entraient en scène, c'était en la personne de Costanzo, fils de l'Empereur, qui, usant d'une ruse honteuse, induisait Roland et son ami à partir, afin d'assurer la victoire du tournoi à ses propres champions : « Il Greco, che era di malizia pieno / (Come son tutti de arte e de natura)... », généralisait ainsi Boiardo. Partant, il n'y a plus lieu de s'étonner si, dans le *Roland amoureux*, apparaissait déjà le dédoublement du représentant par excellence des Grecs, Ulysse, les épisodes positifs étant repris (certes, souvent de manière caricaturée) par des personnages positifs, et ceux mettant en relief quelque perfidie par des personnages négatifs : ici l'individu qui rejoue le rôle d'Ulysse démasquant Achille dans l'île

---

<sup>21</sup> Cf. notamment Ferdinand Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène*, Paris, Picard et fils, 1900, 346 pages ; Louis Bréhier, *Le monde byzantin*, Albin Michel, 1947, vol. 1, 602 pages ; Raoul Manselli, *Italia e Italiani alla prima Crociata*, ed. Jouvence, 1983, 181 pages.

<sup>22</sup> Relevés par Giuseppe Pitrè : *Proverbi siciliani*, vol. VIII-XI de la *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane*, Torino-Palermo, Carlo Clausen, 1880.



de Scyros est l'être le plus méprisable et le plus laid du Poème, l'avide et perfide nain Brunello (Livre II, chant XVI)<sup>23</sup>.

\*

Toutefois, malgré les nombreux schémas mythiques de tout ordre décelables dans les poèmes chevaleresques, il n'y avait pas lieu jusque-là de parler d'ambiguïté, car il n'y avait pas d'imitation délibérée, consciente, des poèmes antiques, et quand Boiardo et l'Arioste composaient un poème exaltant les glorieuses origines de la maison d'Este, ils en faisaient, tout comme Virgile, des descendants des Troyens. Le Tasse, par contre, se trouve dans une situation ambiguë : admirateur d'Homère, réécrivant une *Iliade* où le camp des Grecs est figuré par celui des Croisés, le voilà, sinon pris à son propre piège, du moins dans une situation embarrassante, contraint de redistribuer les schémas que lui offre son modèle (Homère et, plus généralement, le cycle de Troie) en fonction des exigences de la « morale chevaleresque chrétienne », et à dénigrer sans discernement l'ensemble d'une population dont l'aède grec est le chantre le plus célèbre. Ainsi la « vérité historique » à laquelle on croyait alors, alimentée par les différents motifs que nous avons pu recenser, vient-elle heurter les présupposés du poète, lequel, tout comme l'avait fait Énée, se met à son tour à taxer les Grecs du vice le plus laid (par opposition à la droiture des Croisés) et à la fois le plus courant assigné aux membres de ce peuple : la perfidie ; ce vice dont l'assimilation proverbiale au peuple grec a été définitivement scellée par Dante qui (malgré l'admiration que beaucoup ont voulu déceler dans le complexe chant XXVI) place Ulysse dans la zone des conseillers perfides.

---

<sup>23</sup> Dans le *Morgante* de Pulci, Margutte, la fleur des coquins, est né d'une « monaca greca » et d'un pope ; aussi sa « fede » ne peut-elle être que « greca ». Cette déclaration, faite non sans fierté, amorce la célèbre exposition par lui-même de ses qualités, les premières entre toutes étant « malizia e frodo » (chant XVIII).